

FAST-FOOD

DANS LA MÊME COLLECTION

- Sandrine Soimaud, *Tu*, 2011.
Cyrille Martinez, *Deux jeunes artistes au chômage*, 2011.
Laurence Werner David, *Le Roman de Thomas Lilienstein*, 2011.
Martin Belskis, *Dans le square*, 2012.
Jean-Bernard Véron, *Idiane*, 2012.
Aurélia Bonnal, *The Queen is Dead*, 2012.
Laurence Werner David, *À la surface de l'été*, 2013.
Marc Molk, *La Disparition du monde réel*, 2013.
Anne Luthaud, *Les Épinards crus*, 2013.
Nicolas Clément, *Sauf les fleurs*, 2013.
Cathie Barreau, *Comment fait-on l'amour pendant la guerre ?*, 2014.
Cyrille Martinez, *Musique rapide et lente*, 2014.
Isabelle Zribi, *Quand je meurs, achète-toi un régime de bananes*, 2014.
Marie-Aimée Lebreton, *Cent sept ans*, 2014.
Antoinette Rychner, *Le Prix*, 2015.
Ingrid Thobois, *Le Plancher de Jeannot*, 2015.
Sylvie Weil, *Selfies*, 2015.
Pierre Deram, *Djibouti*, 2015.
Colombe Boncenne, *Comme neige*, 2016.
Jérémy Lefebvre, *Avril*, 2016.
Cédric Duroux, *Les Animaux sentimentaux*, 2016.
Laurent Sagalovitsch, *Vera Kaplan*, 2016.

(Suite en fin d'ouvrage)

Grégoire Damon

FAST-FOOD



BUCHET • CHASTEL

© Libella, Paris, 2018.
ISBN : 978-2-283-03025-7
ISSN : 2110-0713

Ce livre est dédié à l'intestin grêle de Simon G.

CHRIST

Tangage.

Je m'extrais de la fascination de la pointeuse et je regarde Christ.

Christ. Notre mascotte. C'est le début de l'après-midi, fatigue et digestion, mais j'y mets toute l'énergie dont je suis encore capable, parce qu'en trois ans dans cette cuisine, c'est la première fois que j'assiste à un vrai licenciement.

Trois ans. Et encore, j'ai de la chance – Jack, par exemple, ça en fait quatre. Ça l'a rendu moitié dingue, trois quarts parano, mais comme moi, il est toujours capable d'arriver à l'heure, de mettre une tenue à peu près propre, et de garder sa verticale huit heures de suite.

On s'est faits à cette idée – on ne travaille pas dans cette cuisine. On y vit. Et c'est ici qu'on mourra. C'est le destin, c'est l'époque qui veut ça, et on l'assumera jusqu'au bout, en faisant tous les jours les mêmes gestes à la même heure, avec le même mal de dos et la même crise de foie.

Il y a moi, Jack le parano, Ed la grande gueule, Croquette le clown, Graf le petit con tatoué, et pendant les rushes, quelque soixante autres *Homo sapiens* dans des tenues

réglementaires à jamais incrustées d'une odeur de viande et de sauces sucrées. Juste au-dessus, quelques managers se relaient. Tout là-haut, Jipé et Nounours, nos directeur et directeur adjoint. Et, dehors, une crise mondiale. C'est du moins ce que la télé gueule, à quelque heure qu'on passe par la salle de pause.

Nous, ce qu'on en voit, c'est des flots de lycéens, de retraités, de mères de famille, d'employés de banque et de vendeurs de prêt-à-porter affamés qui suent du fric et que l'odeur de viande rouge rend agressifs. D'ailleurs, le comptoir, la salle, toutes les zones du restaurant où on est en contact avec les clients sont appelées *zoo* dans le dialecte d'ici – mais un zoo où il est très conseillé de donner à manger aux animaux le plus rapidement possible, quitte à se brûler les mains ou se bloquer les reins.

Mais Christ, c'est autre chose. Dès son arrivée, il y a à peu près un an, il a défrayé la chronique. Deux mètres zéro six, soixante-quatre kilos, né natif de Saint-Pierre-et-Miquelon, une bonne couche d'eye-liner entre lui et le monde, et une démarche de star des podiums.

Personne ne pensait qu'il passerait la période d'essai. On l'avait mis au comptoir, mais on aurait dit qu'il avait des trous dans les mains. Alors Semen, qui était la manager de quart ce soir-là, l'avait collé en salle. Vider les poubelles, essuyer les tables, récupérer les chiottes clientèle et nettoyer les plateaux, c'était à la portée de n'importe qui.

Mais Christ n'était pas n'importe qui. Il était parti, avec son seau et ses chiffons. Il n'était pas revenu. Il faut dire que c'était un soir de derby. Un de ces soirs qui bégaie son rush en trois temps, 18 h 30, 20 h 45, 21 h 30, avec

besoin féroce de sucre et explosion du taux d'alcoolémie des clients entre les séquences.

En cuisine, on a l'habitude de cracher notre énergie en une fois, on déteste ce genre de rushes. Mais en salle, c'est un sport extrême : quand quatre-vingts supporters éméchés font la queue devant les toilettes et que les toilettes se bouchent, quand un sac-poubelle de cent litres met en moyenne cinq minutes à se remplir et que des bagarres éclatent devant les caisses, on découvre très vite si on a la vocation. Et au cas où on l'ait, on comprend encore plus vite que la survie tient à la capacité à redescendre et à laver les plateaux le plus rapidement possible. Avant tout autre chose.

Ce soir-là, il n'avait pas fallu plus d'une demi-heure pour que les caissières se retrouvent à court de plateaux et qu'elles tournent leur panique vers Semen. Il avait fallu un peu plus longtemps à Semen pour retrouver Christ. Il était au dernier endroit où on s'attendrait à trouver un mec qui a encore cinquante-neuf jours de période d'essai à tirer : dehors, assis sur le perron attendant à la sortie de secours, à fumer une cigarette.

C'est sur ce perron qu'on s'assied pour fumer, après le boulot. On l'appelle le seuil du Pays des Merveilles, à cause de toutes les choses formidables qui nous attendent dès qu'on l'a passé – week-end, chômage, nuit de sommeil. Mais pour Christ, ça allait être le seuil de l'enfer. Nous, on connaissait Semen.

Tu vas souffrir, mec. Cette fille va t'enterrer jusqu'au cou sous des tonnes de crasse et d'huiles usagées. Tu vas passer le reste de ta soirée à frotter des objets et des

substances dont tu n'avais même pas idée, tu vas porter des cartons plus lourds que toi, tu vas gratter de la merde séchée au fond des toilettes avec un couteau en plastique, et tu n'auras pas de gants – et elle, tout ce temps-là, elle sera sur ton dos, à t'expliquer quel minable tu es d'une voix parfaitement posée.

Elle a ce talent-là, Semen : elle peut être à la fois sur le dos d'un bleu à s'assurer qu'il ne remettra plus jamais les pieds dans un Meecoy de sa vie, et dans la cuisine à engueuler les anciens.

Et tu n'iras pas chialer dans les girons de Jipé-Nounours, parce que, quand bien même Semen ne serait pas *aussi* celle qui disparaît dans les stocks avec Nounours quand il a un coup de stress et qui en remonte la lèvre tout humide de directeur adjoint, ton contrat porte une clause de polyvalence en page 3. Et tu l'as paraphé comme les autres, la page 3. Bref, ton agonie sera interminable. Interminable comme un soir de derby en salle.

Mais quand Semen avait surgi devant lui, les cheveux collés au front et sa démarche ployée des mauvais jours, il avait calmement répondu : « Ce que je fous ? Ça se voit pas ? Je fume une cigarette. »

Semen avait eu un coup d'arrêt.

Ce n'était pas de la provocation. Christ n'avait pas ça en lui. On voyait que c'était son premier boulot, qu'il disait ça en toute candeur, et ça, ni à Meecoy Mickey Burger, ni dans aucun des séminaires de formation des managers qu'avait fréquentés Semen, on ne l'avait jamais vu.

Après coup, les caissières ont essayé de décrire la couleur qu'affichait son visage quand elle a pénétré dans le

restaurant. Elles ont échoué. Mais moi qui étais en cuisine et qui l'ai vue passer cinq minutes après, j'ai trouvé la nuance exacte : Semen était couleur *dépucelage*. L'expression nous a tous rendus heureux. C'est pour des choses comme ça qu'on m'appelle « poète ». Et à la surprise générale, quand Christ s'est présenté le lendemain, Semen l'a autorisé à pointer.

Depuis, Christ existait au comptoir, faisait de longs allers-retours entre la machine à glaçons et le poste frites, se cognait aux machines et oubliait les commandes. Mais tout le monde avait fini par l'apprécier. Même les clients avaient appris à faire avec cet élément d'architecture bizarre qui racontait sa vie à flot continu.

Christ qui s'était fait virer de chez lui à dix-huit ans. Christ qui vivait de squat en squat, et ne mettait jamais plus d'une semaine à se faire gentiment indiquer la sortie. Christ à qui il arrivait de dormir sur les bancs d'un sauna pour hommes de la presqu'île parce que le patron était un sentimental et qu'il n'y avait pas grand-chose à casser. Christ qui aurait pu faire valoir son CDI à des agences immobilières comme n'importe quel équipier Meecoy, mais rien à faire, le fric ça coule aussi vite que l'eye-liner, mec – Christ, qui disparaissait régulièrement et revenait trois jours plus tard en renflant, le rimmel en travers de la joue, avec les meilleures raisons du monde pour qu'on le laisse pointer.

Alors évidemment, on savait que, sur les aventures qu'il nous racontait, la moitié était fausse et l'autre amplement méritée. Mais quand on est équipiers à Meecoy – déchets du système scolaire, étudiants en plus rien, autoentrepreneurs en attente de financement, futures stars de la chanson,

kits bras et jambes non qualifiés prêts à remettre à l'année prochaine le privilège de grossir les chiffres du chômage –, quand on vit dans un monde de cris, de sifflements, de cliquetis d'ustensiles, de sonneries de machines et de comptes à rebours pour un salaire qui permet à peine de s'offrir le repos nécessaire pour y retourner le lendemain, on peut bien se payer une histoire. Et quand on a presque disparu derrière les douleurs articulaires et les chamailleries avec tel ou tel manager, regarder ce type de deux mètres et se dire que tout ça n'a pas vraiment d'importance peut sauver la vie.

Et puis un matin, en descendant se changer, on a trouvé le mot suivant punaisé au mur du vestiaire :

Note de service

Dans le but d'améliorer le bien-être de chacun, nous vous invitons à venir récupérer le questionnaire Bonheur et entreprise au bureau et à le rendre dûment rempli avant le 15 du mois en cours. La direction est à votre disposition pour toute demande de renseignements à ce sujet.

Les données récoltées étant extrêmement importantes pour l'application des nouveaux programmes de management, merci à tous de consacrer un peu de temps à ce questionnaire et d'y répondre avec sérieux et sincérité.

La Direction

Des questionnaires de ce genre, on en voyait passer deux ou trois par an. En général, ils disparaissaient dans un classeur, au sous-sol, dans le bureau de la direction,

et on n'en entendait plus parler. Mais cette fois-ci, ils étaient accompagnés d'un mec. Ce mec s'appelait Suma.

Chemise blanche, pantalon noir : a priori, rien pour le distinguer d'un manager ordinaire. Sauf qu'il ne prenait pas beaucoup plus de place dans sa chemise que le cintre sur lequel il devait la suspendre, le soir. Parce que sa chemise était impeccable. C'est d'ailleurs pour ça que je me suis méfié.

Suma ne prenait jamais de quart et ne parlait à personne. Il restait là, buvait des cafés, se plantait en cuisine ou au comptoir, suivait nos allers-retours dans les stocks pour les remplissages. Il regardait. De temps en temps, en passant devant le bureau des managers, on le voyait penché sur un classeur bleu.

C'est Croquette qui nous a annoncé que Christ était viré. C'est toujours Croquette qui annonce les nouvelles, il aime bien passer la serpillière devant le bureau de la direction pendant les réunions. Croquette, personne ne le remarque.

La nouvelle a été accueillie par un éclat de rire général.

– Tu déconnes, j'ai dit.

– Elle est bonne, celle-là, a dit Ed.

Il n'y a eu que Jack pour hocher douloureusement la tête comme si on venait de lui apprendre la mort de sa mère. Mais Jack, c'est le type qui se promène plié en deux par la douleur chaque fois qu'il passe sous une caméra de surveillance. Ça ne voulait rien dire. Bien sûr que le règlement n'autorisait pas l'existence de types comme Christ – mais à Meecoy, le travail était suffisamment pénible, répétitif, salissant et dangereux pour que la direction n'ait pas à

s'en soucier : les équipiers qui n'étaient pas à la hauteur démissionnaient d'eux-mêmes.

N'empêche que le lendemain, quand je suis descendu pour la pause, Christ était au pilori derrière la porte vitrée du bureau, tassé en arc-de-cercle sur une chaise. Jipé et Nounours assis se taisaient, tandis que le type nommé Suma allait et venait, un dossier à la main.

Chaque phrase que prononçait Suma s'abattait sur les épaules de Christ comme un poids d'une tonne. La porte était fermée, mais on n'avait pas besoin du son pour comprendre que c'était le poids de ses absences injustifiées.

Ed s'est laissé aller à avoir l'air surpris. C'était rare, chez lui.

– Mais on peut pas virer un type comme Christ !

– Relis ton contrat, a dit Jack. Je suis sûr qu'il a signé le même.

Il a filé en salle de pause. Là, il n'y a pas de caméra.

J'aimerais bien dire qu'on a tous pleuré. Mais ce serait un mensonge. Sur le coup, on n'a pas pris la mesure de l'événement. On aimait bien Christ, mais on n'était pas sûrs que son départ change grand-chose à notre quotidien. Christ appartenait à l'équipe de *close*, les oiseaux de nuit. Ceux de la *close*, c'est des étudiants pour la plupart, ils vont ils viennent, aucun d'eux n'a jamais fait tomber un mur du restaurant en démissionnant.

Mais quelques jours plus tard, à la pause, un autre événement minuscule s'est produit. Je venais de passer devant la pointeuse quand j'ai entendu un long sifflement.

Je me retourne. J'ai un gobelet de café dans la main gauche, un paquet de tabac dans la droite, feuilles à rouler et briquet coincés entre les doigts. Suma louche sur le gobelet.

– Tu vas où, comme ça ?

– Fumer.

– Dans cette tenue ?

– Ben ouais.

– *Consignes d'hygiène*, ça te dit quelque chose ?

Je souris. Je ne me rends toujours pas compte.

– Tu ne sors pas avec ta tenue. Si tu veux fumer, tu te changes, tu remontes, tu fumes et tu te rechanges avant de pointer.

– Mais j’ai qu’une demi-heure de pause !

– C’est comme ça. Tu choisis. Tu manges ou tu fumes. Tu connais le règlement.

Dehors, un coin de ciel arrive à se faufiler entre le bruit des pas et les rires des passants comme s’il ne s’était rien passé. J’allume ma clope. Je ferme les yeux et je forme l’image mentale d’un gros bouddha souriant. Mon café est froid. Tant pis. Pas de temps à perdre, l’aller-retour au vestiaire m’a déjà coûté un quart d’heure. Et puis je suis seul. Ce n’est pas si souvent que j’ai l’occasion de rester seul ici, à sécher sous un rayon de soleil. Même que ça me prend mes dix dernières minutes de pause pour trouver ça bizarre.

L’explication se présente à moi dès que j’ai passé la porte.

La moitié de l’effectif du rush, soit huit collègues, en file indienne entre le local managers et l’embouchure du zoo, avec leurs plateaux-repas. Au bout de la file, Fabrice, le manager de quart, inspecte les plateaux. Il a une poubelle à côté de lui et il y jette le non-conforme. Côté zoo, Suma le surveille.

Dans la file, ça râle. Presque tout le monde a quelque chose à se reprocher. Deux desserts, une grande frite au lieu d’une moyenne, un nugget surnuméraire ou une tranche de fromage intrusive, tout passe à la poubelle. Pas de passe-droit.

Ed est à ébullition. Je m'approche en souriant.

– Dommage pour ta clope, vieux.

Il me lance un regard mauvais.

– On en reparlera en fin d'après-midi, quand tu crèveras la dalle et que tu supplieras qu'on t'achève...

Derrière, Croquette essaie de calmer Mathieu, un des vétérans du comptoir, ancien rugbyman.

– Oh, t'inquiète, tu sais bien que ça leur prend de temps en temps mais que ça dure jamais.

– Le plateau, je veux bien, mais vérifier *dans* les sandwiches, ça, c'est vraiment vicieux. Sans compter l'hygiène...

21

Ça n'a l'air de rien mais c'est du vol.

Du vol de pauvre.

Jusqu'à présent, la direction a toujours laissé du mou sur les repas-équipiers, comme sur beaucoup de procédures. Jipé est un directeur à l'ancienne. Un ancien militaire qui marche à la confiance et à l'héroïsme, et qui sait combien on est en sous-effectif. Le directeur qui va vous pincer la joue après un rush de Fête de la musique. On entend presque un bruit d'éperons quand il marche. Mais on le respecte, parce que si on peut passer des heures à récurer les toilettes de la clientèle, quand ce sont nos toilettes à nous, au sous-sol, qui se bouchent, Jipé se déroule un sac-poubelle 150 litres sur le bras, et plonge dans les méandres. Pas mal pour un mec qui ne porte jamais pour moins de six cents euros de costume sur lui.

Quant à Nounours, c'est un grand balèze au crâne rasé et le meilleur équipier du resto. Il scrute les rushes comme un alcoolique une goutte de condensation sur le bord d'un

verre de bière en plein été. Il y a toujours un moment où il trouve que ça ne va pas assez vite, alors il pousse un équipier d'un coup de hanche, se lance dans la bataille, et en dix minutes vous fait un *bin* parfaitement étanche. C'est lui qui s'occupe des plannings, et il suffit de montrer un peu de bonne volonté pour qu'il vous arrange vos week-ends.

Ils savent qu'on fait un boulot physique et que, bien qu'on ait tous signé la charte repas-équipier – un sandwich une moyenne frite une boisson un dessert –, on met toujours beaucoup de soin à préparer nos plateaux. On y pense des heures à l'avance. On invente des recettes. On fait tomber malencontreusement une tranche de fromage supplémentaire. On échappe une pincée d'oignon dans le gril pour qu'il cuise avec la viande. On varie les sauces. On cuisine les uns pour les autres. Et quand on a passé trois heures à gratter des grils par 40 °C, c'est un grand réconfort de mordre dans un burger bien épais et bien gras, de sentir le sucre et la protéine stéroïdée se répandre dans le corps, de savoir que le collègue en a lancé la préparation pile trois minutes avant que la pointeuse sonne la retraite, histoire que ça soit bien chaud. C'est comme ça qu'on comprend l'esprit d'équipe, de ce côté du zoo.

Je regarde la file.

À Meecoy Carnot, on a un mot pour ça. Quand on s'estime dépossédé, lésé ou volé, ou simplement quand quelque chose manque, on dit *les hommes en noir sont venus le chercher*. « J'ai pas vu passer le week-end. – C'est les hommes en noir qui sont venus le chercher. – Il me manque deux heures de sommeil. – C'est les hommes en noir qui les ont

prises. – Eh les gars, quelqu'un a vu la pelle à nuggets ? – Un coup des hommes en noir ! – Vous avez eu la prime de participation, vous ? – Ah, ça c'est signé les hommes en noir ! – Qui a balancé les douze nuggets que j'avais réussi à planquer dans ma boîte de six ? – Les hommes en noir !!! »

La vieille Peggy cahote le long de la file, elle gueule :

– Quoi, les hommes noirs ? Qu'est-ce qu'ils vous ont fait, les Noirs ? Fermez-la, sinon c'est mon pied à vos petits culs blancs !

– Pas les hommes noirs, mamie, les hommes *en* noir !

– De toute façon, vous êtes toujours en train de vous plaindre ! C'est bien des trucs de petits Blancs, ça aussi ! Ça fait vingt-neuf ans que je travaille à Meecey avec mon gros pétard, est-ce que je me plains ?

Huit paires de lèvres se mordent très fort. On ne peut pas s'attendre à ce que Peggy comprenne. Peggy, c'est notre grand-mère à tous. Elle prend de la place dans la file, ce qui est normal, vu le nombre de générations d'équipiers qu'elle a engendrées en vingt-neuf ans de fast-food. Son pétard, comme elle dit – nous, on dit son *monument* –, il est classé. Elle a débarqué en métropole en 1982 et elle était du premier Meecey de la ville, alors elle ne va pas s'en faire remonter par des blancs-culs comme nous. En tant que déléguée du personnel, je ne me rappelle pas qu'elle ait jamais défendu quiconque. Le mérite, le travail, elle y croit. Elle y a presque laissé les orteils. Et la douleur la rend irritable. Mais au moins, les dix heures de décharge par semaine auxquelles son statut lui donne droit lui permettent de se faire repousser un semblant de pieds pour la semaine suivante.